

S. P. Somtow

LES LARMES DU BOUDDHA DE PIERRE

Roman

*Traduit de l'anglais (Thaïlande)
par Marie Armelle Terrien-Biotteau*



Titre original : *The Stone Buddha's Tears*
© S. P. Somtow (Somtow Papinian Sucharitkul), 2012

ISBN 979-10-91328-65-4
© Éditions GOPE, 74930 Scientrier, décembre 2018,
pour la traduction française



www.gope-editions.fr

Relecture, correction : David Magliocco,
Jacqueline Rochefeuille

Couverture : David Magliocco
Illustration de couverture : Bruno Doutremer

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

DÉMENTI TRADITIONNEL

Dans ce roman inspiré par un incident véridique, les événements relatés et les personnages mis en scène sont toutefois purement imaginaires. Aucun d'entre eux n'a réellement existé. J'ai inventé ces personnages. De plus, j'ai quelque peu jonglé avec la géographie de Bangkok de façon à ce que l'on ne puisse identifier les rues avec précision. Toutes ces préventions ont pour but, dit-on, de protéger les innocents, mais, en fait, elles ont un effet secondaire : elles protègent aussi les coupables.

*Pour Jay,
sorti d'un conte de fées
pour pénétrer dans mon monde.*

TABLE DES MATIÈRES

La genèse du bouddha de pierre, introduction par l'auteur ____ p. 9

Les larmes du bouddha de pierre

Chapitre Un : *Quel est ton vrai nom ?* _____ p. 13

Chapitre Deux : *Le carrefour* _____ p. 25

Chapitre Trois : *Répandre la compassion* _____ p. 35

Chapitre Quatre : *Le visiteur de la nuit* _____ p. 45

Chapitre Cinq : *Le bouddha de pierre* _____ p. 59

Chapitre Six : *Secrets de famille* _____ p. 71

Chapitre Sept : *De drôles d'espions* _____ p. 83

Chapitre Huit : *Vers la lumière* _____ p. 95

Chapitre Neuf : *Le défilé* _____ p. 109

Chapitre Dix : *Songkran* _____ p. 119

Chapitre Onze : *Mon vrai nom* _____ p. 133

LA GENÈSE DU BOUDDHA DE PIERRE

Vous allez lire un roman sur l'antagonisme entre des gosses et le pouvoir établi, sur la corruption en haut lieu, sur la façon dont l'opportunisme politique peut bouleverser la vie d'innocents. Vous allez découvrir un livre dans lequel deux jeunes, l'un membre de l'élite, l'autre faisant partie des déshérités, se lient d'amitié et coopèrent afin de rendre la société thaïlandaise plus vraie et plus vertueuse.

Alors la question que tous vont me poser est la suivante : ce roman est-il une allégorie sur la réconciliation ? Est-ce un livre à peine déguisé à propos d'un garçon arborant une chemise jaune et d'un garçon arborant une chemise rouge qui deviennent des alliés invraisemblables dans une lutte contre des ennemis communs ?

Étant donné l'histoire récente de la Thaïlande, il est facile de prendre cet ouvrage et de le lire sous cet angle-là, particulièrement si l'on considère que certains de mes blogs ont été récemment interprétés comme favorisant une faction politique ou une autre. De fait, j'ai été diffamé par toutes les factions, ce qui est peut-être le signe que j'ai vraiment fait le choix d'un juste milieu, la voie bouddhiste traditionnelle.

Mais la réponse est « non ». L'épisode du mur érigé pour cacher le bidonville se produisit en 1991, lors d'une cérémonie qui avait pour objectif de faire admirer l'étréscillant Queen Sirikit Center, flambant neuf, aux délégués de 160 pays réunis à l'occasion d'une conférence du FMI.

On a déplacé 2 000 résidents du bidonville de Khlong Toei et, en vérité, cet événement fut sans doute plus traumatisant que celui que j'ai créé de toutes pièces pour ce roman.

Ce livre-ci a été écrit seize ans plus tard, autour de l'année 2007, avant que quiconque ne décide de choisir son camp en arborant une couleur de chemise particulière, et avant la mode actuelle consistant à apporter des réponses simplistes à des questions complexes.

Ce livre ne concerne pas deux symboles, deux idéologies, deux couleurs de chemises, ou deux classes. Il s'agit d'un livre qui parle de deux garçons.

J'ai écrit ce roman parce que j'avais été approché par une femme qui avait conçu un projet merveilleux : publier une série de livres pour la jeunesse, dont chacun serait écrit par un auteur originaire d'un pays différent ; cela donnerait aux gosses du monde entier un aperçu de la vie quotidienne dans d'autres pays sans toutefois occulter les questions sérieuses de société. L'idée ne manquait pas de noblesse et la créatrice de la série avait même, à un moment donné, contacté l'UNESCO en vue d'un possible parrainage.

Hélas, après avoir essayé de lancer ce projet pendant de longues années, les différentes transactions échouèrent et l'option que la productrice de la série avait mise sur mon livre atteignit son terme ; cela me permettait de chercher un éditeur ailleurs. Pourtant, même alors, le livre ne trouvait pas preneur ; bien qu'un certain nombre d'ouvrages pour jeunes adultes aient connu un indéniable succès — dont *Messages de l'au-delà*, qui fut primé, et *Fille de vampire*, souvent réimprimé.

Pour une raison ou une autre, un roman d'une longueur plutôt inhabituelle, mettant en scène des protagonistes d'une certaine tranche d'âge, situé dans une région du monde quelque peu obscure, n'entrait dans aucun des projets de publication de mes éditeurs new-yorkais. Mon livre attendit donc des années tandis que je m'adonnais à d'autres occupations telles que la direction d'œuvres de Wagner et la composition de nouveaux opéras.

Je finis par réaliser que le parcours du livre devrait réellement commencer dans la ville sur laquelle il porte – ce qui équivalait à dire qu'il devrait sortir d'abord en thaï. Mais pour un roman dont le ton serait difficile à rendre pour un traducteur, lequel devrait marcher sur le fil du rasoir entre poésie et langage de rue des adolescents, il me faudrait quelqu'un de courageux, n'ayant pas peur de prendre des risques. Je pense l'avoir trouvé en Ngampun Vejjajiva et le résultat final relève plus d'une collaboration que d'une traduction.

Tout ceci étant dit, ce livre appartient clairement à une autre époque, des temps plus heureux, peut-être, lorsque l'on avait de l'avenir de la Thaïlande une vision un peu plus optimiste qu'aujourd'hui. Publier enfin ce roman maintenant exprime implicitement ma conviction que des jours meilleurs vont revenir et que, par le biais de la sagesse des enfants, nous pourrions redécouvrir notre humanité et notre innocence.

S. P. SOMETOW, 2012.

QUEL EST TON VRAI NOM ?

LE MILLIÈME JOUR DE MON TRAVAIL de mendiant au carrefour le plus animé de Bangkok, je découvris un mur.

C'était un mur flambant neuf, un mur en tôle ondulée ; son odeur évoquant la peinture fraîche refusait de se mêler au mélange familier de boue, sauce de poisson, essence et jasmin. Il était plutôt solide. Quand on tapait dessus, il semblait ne céder en rien. Si l'on y collait l'oreille, le bruit de la circulation était étrangement lointain. À l'aube – le soleil ne se lèverait que dans une heure, au moins –, le mur était totalement noir, baignant le bidonville dans l'ombre.

Dans la semi-obscurité, d'autres bougeaient. Un garçon appelé Ék grimpait le long d'un poteau téléphonique.

— Encore une panne de courant ?

— Ouais. Ils ont dû couper les fils en installant le mur.

— C'est pour quoi faire, ce mur ? Je vais arriver en retard au travail.

— J'en sais rien.

— Bon, remets le courant.

Je regardai Ék escalader le poteau à toute vitesse. Il faisait trop sombre pour bien voir, mais Ék était plus agile qu'un écureuil.

— Ça y est ! fit la petite voix râpeuse venant d'en haut.

Je levai la tête. D'abord, je ne distinguai que les yeux d'Ék, étincelant contre le noir faisceau des câbles électriques.

Soudain, un bourdonnement, suivi d'une fluorescence grise qui envahit progressivement le voisinage.

Je voyais ma maison, édifiée à partir de planches de récupération. Sa dernière décoration, une tenture camouflant l'entrée, était une bannière en vinyle chapardée dans une station du SkyTrain. Derrière la tenture, je le savais, ma petite sœur était en train de se laver le visage avec l'eau d'un seau que notre mère emplissait tous les soirs, à minuit, au robinet du bout de la ruelle, en rentrant de l'usine.

Dans une heure, elle prendrait le chemin de l'école. Peut-être que j'y retournerais un jour, moi aussi. Mais pour l'instant, je devais venir en aide à ma famille. Sans cela, nous ne pourrions pas survivre.

J'avais beau regarder, je n'arrivais pas à distinguer l'endroit où le mur s'arrêtait. Lorsqu'il fera plus clair, pensai-je, j'y verrai peut-être une brèche. Un interstice qui me permettrait de plier la tôle.

À ce moment-là, il ne me vint pas à l'esprit de me demander pourquoi ce mur était là ni qui l'avait érigé. Bangkok est une ville en proie à de constants changements ; des bâtiments sortent de terre et disparaissent ; dans le bidonville, les matériaux de construction étant peu résistants, les bouleversements se produisent encore plus vite que dans le monde situé au-delà de l'intersection. Le mur était une nouveauté, tout simplement. J'espérais qu'il ne reste pas trop longtemps. Il constituait un obstacle.

Je filai mon chemin, avançant petit à petit le long du métal crasseux. Cela me prenait trop de temps. L'environnement familial s'estompait. Désormais, on voyait d'autres

formes sombres et minces se déplacer... d'autres gosses qui allaient au travail en traînant les pieds, le monde au-delà du mur inhabituellement invisible.

Mes tongs s'enfonçaient dans la boue maintenant. Ce n'était pas grave. Un peu de saleté était bon pour les affaires. Avoir l'air petit et impuissant me facilitait beaucoup la vie. Pas simplement auprès de la clientèle, mais aussi auprès de l'Encaisseur. Je me laverais le soir, au robinet installé sur la dalle de béton, à deux portes de ma maison. J'aurais alors une allure respectable. Propre, en tout cas. Personne ne devinerait ce que je faisais pour gagner ma vie.

Où ce mur allait-il se terminer ?

J'essayai d'avancer plus vite. Si je ne récoltais pas mon quota, l'Encaisseur serait en colère à coup sûr. Je travaillais bien. L'Encaisseur éprouvait rarement le besoin de me corriger ; il ne m'avait pratiquement pas fait mal depuis deux ans, pas trop mal au moins.

Sauf une fois, récemment...

Tandis que la lumière du jour éclairait doucement le bidonville, celui-ci se terminait brutalement en une bananeraie. Le bidonville était fini ; pas le mur. La bananeraie semblait incongrue, une explosion vert vif dans le demi-jour.

Furtivement, je cueillis un bouquet de *klouéi nam wa* mûres, de petites bananes à graines, et les fourrai dans mon short. J'aurais peut-être faim. On ne pouvait jamais savoir.

De plus en plus nerveusement maintenant, je rasais le mur pour éviter d'être vu et continuais. La boue coagulait sur mes pieds. Ce mur était interminable — interminable !

Il formait plus qu'un obstacle désormais... J'allais en prendre pour mon grade ; je le sentais déjà.

Arrête-toi là, arrête-toi vite ! dis-je au mur en pensée.

Et alors, tout à fait soudainement, le mur prit fin. Je butai contre la façade latérale d'un immeuble élevé. Il n'en finissait pas de monter. Brusquement, à l'ombre de ce gratte-ciel, il fit sombre. Étonnamment frais. Cependant, je trouvais ce que je cherchais : un espace entre le métal et le béton, étroit mais franchissable. Et je le traversai.

LA RUE DANS LAQUELLE JE ME TROUVAIS ne me parut pas très différente du lieu où je travaillais. Des voitures envahissaient les ruelles étroites et l'air était chargé de gaz d'échappement. Au loin, derrière un centre commercial, les faîtes de pagodes étaient visibles. L'immeuble élevé dans l'ombre duquel je me tenais était le seul que je voyais de ce type. Il y avait surtout des *shophouses*, encore fermées à cette heure si matinale, les devantures cachées derrière un rideau métallique, les enseignes affichant un mélange de chinois, de thaï et d'anglais.

Je savais que je devrais revenir sur mes pas en courant pour regagner mon coin de rue et reprendre mon travail. La circulation filait à toute vitesse en direction du sud. L'autre côté de la route était embouteillé. Cela semblerait probablement suicidaire aux touristes qui étaient mes meilleurs clients, pourtant je traversai les six voies de l'avenue à toute vitesse, jouant à me faufiler entre les voitures qui arrivaient inlassablement. Pourquoi aurais-je dû en avoir peur, d'ailleurs ?

Je recommençai à marcher, conscient d'avoir au moins une heure à rattraper. Je ne regardais même pas les gens autour de moi et c'est ainsi que je me retrouvai à heurter une portière de voiture entr'ouverte.

Une Mercedes blanche aux lignes pures s'était garée. Le chauffeur était en train d'ouvrir la portière en grand et je le vis fixer un autre garçon du regard.

— Dégagez ! dis-je.

Il n'est jamais bon de crier sur les gens riches, car cela ne fait aucune différence : les riches se comportent toujours comme si vous n'existiez pas. Mais j'étais trop frustré pour m'en soucier. Je voulais simplement atteindre mon coin de rue.

— Quel culot ! grogna le chauffeur. Dois-je l'envoyer valdinguer dans le caniveau à coups de pied, jeune maître ?

— Non,...

Le garçon sortit de la voiture.

— ... ce ne serait pas la bonne attitude. Et, ajouta-t-il tandis que le conducteur fermait la portière du passager, ne m'appellez plus « jeune maître » désormais.

Enfin, je rencontrai ses yeux. Les yeux des riches sont généralement assez inexpressifs. Comme s'ils ne voulaient pas vous voir, ne voulaient pas savoir que vous êtes là, même lorsqu'ils interagissent avec vous d'une façon ou d'une autre. Les yeux de ce garçon étaient différents. Ils me regardaient en face. Ils me *voyaient* vraiment. Voyaient plus qu'un simple gamin des rues, dépenaillé, parmi d'autres. Je reculai. C'était choquant, finalement.

Et alors, je le vis, lui, tout entier.

Le garçon qui s'était extrait de la Mercedes blanche était un moine novice au crâne rasé et à la robe safran. Il était très pâle – ne sortait sans doute jamais au soleil. Il tenait un bol à aumônes sous un bras. La main qui cramponnait le bol était parfaitement lisse. Je jetai un coup d'œil à mes propres mains, pleines de crevasses et de cicatrices. Elles me firent honte.

— De quel droit allez-vous mendier ? demandai-je au novice. Certains sont vraiment *obligés* de mendier. Laissez-nous quelque chose.

— Ce n'est pas si facile, répondit-il. Marche un peu avec moi. Je vais te montrer.

— Et pourquoi voudriez-vous que je marche avec vous ?

— Je ne suis pas censé *vouloir* quoi que ce soit pour l'instant.

— Donc, vous ne voulez pas que je marche avec vous ?

— J'ai pas dit ça.

Sa façon de parler n'était pas celle d'un moine. En fait, je parle peu aux moines, mais on les voit à la télé, parfois. Lui, il parlait comme moi.

Il se mit en marche. Peut-être ne parlait-il pas comme un moine, mais il en avait la démarche. Pas trop rapide ni trop lente. Il allait dans la même direction que moi, alors je haussai les épaules et le suivis.

Personne ne nous regarda, lui et moi. De l'autre côté de la rue, au-delà de la circulation vrombissante, le mur n'en finissait pas. Il était couvert de peintures monumentales, de dessins d'enfants, d'images de bonshommes en train de jouer, de danser. De soleils et de lunes aux visages souriants.

Et, tandis que nous avançons, je vis une nuée de gamins, en uniformes scolaires, peignant avec frénésie. Qu'étaient-ils en train de faire ?

Nous longeâmes un marché aux étals branlants abrités d'une toile. Des tables étaient installées sur le trottoir et une vieille femme versait à la louche, dans des sachets en plastique, des currys et des légumes sautés qu'elle puisait dans de grandes marmites. Elle fermait les sachets par des élastiques. Un homme souriant qui ne portait pas de chemise arrangeait précautionneusement les sachets sur des plateaux en plastique : un pour chaque variété de curry, un de riz blanc, une briquette de jus de fruit, une grappe de ramboutans, un sachet contenant un dessert – on aurait dit de petits vers de couleur verte nageant dans du lait de coco sucré, couronnés d'une brindille d'orchidée. Des gens faisaient la queue pour acheter les plateaux. Nous arrivions pile à l'heure pour la cérémonie de l'aube consistant à nourrir les moines.

— Vous voulez dire quoi, « ce n'est pas si facile » ? Il y a vingt, trente personnes qui font la queue pour vous donner des victuailles.

Ils venaient de tous les horizons, ces fidèles. Il y avait des gens vêtus de costumes d'affaires, des femmes distinguées, des jeunes en uniformes scolaires débraillés, des bonnes. Après avoir payé un plateau de nourriture, ils s'agenouillaient pour enlever leurs sandales ; offrir des aliments aux moines est un acte sacré et ne peut se faire les pieds chaussés. Dans un instant, ils allaient tous converger vers le jeune novice et lui présenter leurs plateaux.

Le novice ralentit un peu son allure, les yeux baissés en signe d'humilité, selon les convenances. Comme s'il ignorait la suite ! Mais à ce moment précis, toute une procession de bonzes âgés sortit d'une ruelle latérale. Ils se déplaçaient comme un seul homme, de façon très posée. On aurait pu dire qu'ils respiraient de façon synchronisée. Dès qu'ils eurent atteint la grand-route, la file de fidèles pivota et chacun d'entre eux choisit un bonze auquel destiner son offrande. Le petit novice fut ignoré.

— Je te l'ai dit, expliqua le novice. Tu vois, faire une offrande de nourriture aux moines fait gagner des points pour la prochaine vie. Apparemment, il semblerait qu'offrir des aliments à un adulte rapporte plus de points sur l'échelle du mérite. Une note de mérite plus élevée promet une meilleure réincarnation.

— On pourrait penser que faire un don à un gosse qui est trop jeune pour se suffire à lui-même vous vaudrait une meilleure note.

— Ah ! Tu as quoi, 11, 12 ans et tu envisages déjà de révolutionner une pensée hiérarchisée depuis un millier d'années ?

— Je ne sais pas de quoi vous parlez. J'ai abandonné l'école.

— Pas raté grand-chose. Quel est ton nom ?

— Boy.

— Oh, mais j'ai déjà un cousin qui s'appelle Boy. Ton vrai nom, c'est quoi ?

— Je n'en ai pas.

— Allons, tout le monde a un vrai nom.